

« Il faut inventer un nouveau langage pour dire Gaza », Youssef Elqedra

Youssef Elqedra, poète et chercheur en littérature arabe, lauréat du programme Pause qui met les universitaires en danger à l'abri, est arrivé à Marseille fin avril 2025. Il dit à Mediapart ce que la guerre génocidaire fait au langage et aux mots.

Gwenaëlle Lenoir

28 juin 2025 à 11h44

Marseille (Bouches-du-Rhône).— « À quarante-deux ans, / on ne naît plus. / Les os sont usés, / le cœur comme un vase desséché par un long été. / Le vent qui passe dans ma tête / y laisse l'écho du chant d'une colombe / qui n'a pas trouvé son nid. / À quarante-deux ans, / je suis devenu léger comme l'ombre d'un garçon mort avant d'avoir retenu son nom. / Je marche sur un trottoir désert, / je compte les fissures comme on compte les épreuves. / Gaza, / Une éraflure dans le crâne [...]. »

Youssef Elqedra a écrit ce poème début juin, à l'occasion de son anniversaire. À Marseille, sa nouvelle ville, son lieu provisoire, celui qu'habite son corps, en tout cas. Son âme, elle, est toujours à Gaza. Il a été évacué de l'enclave palestinienne fin avril et se trouve en résidence à l'université Aix-Marseille dans le cadre du programme Pause.

Ce poème écrit à Marseille, il l'a lu en arabe devant une assistance attentive, et le texte a été traduit en français par le professeur émérite et traducteur qui l'accompagne dans cette nouvelle vie académique, Richard Jacquemond.

Youssef Elqedra, dont le sourire atteint rarement les yeux bruns, fume cigarette roulée sur cigarette roulée. À la fin de notre rencontre, quand on lui demande s'il veut ajouter quelque chose, une parole de plus, un mot supplémentaire, il déclare : « J'ajouterais bien une tasse de café », boisson qu'il consomme avec ferveur. « Je me rattrape », dit-il, avant de raconter les cigarettes de Gaza. Ou plutôt leur absence.

« Une cigarette a coûté jusqu'à 65 euros. La pièce. Du coup, il a fallu trouver un moyen, des substituts, raconte-t-il. Au marché, des vendeurs proposaient à 1 ou 2 euros pièce des cigarettes faites avec de la roquette ou de la mouloukhiya [corète – ndlr] séchée. Pour donner un peu le goût de la vraie clope, ils mettaient sur les feuilles quelques gouttes de liquide de cigarette électronique. »

Fumer des feuilles comestibles, comme la roquette, dont on fait des salades, ou la corète, que l'on cuisine en soupe, peut sembler à la fois scandaleux et délirant, dans un territoire où, même avant le blocus hermétique actuel, l'entrée des produits alimentaires était rationnée et aléatoire.

« Mais le sac de 250 grammes de mouloukhiya coûtait 200 euros, ce qui fait le kilo à 800 euros, parce qu'on ne la cultivait pas à Gaza, elle était importée. Personne ne pouvait se payer ça pour la manger, alors ils en faisaient des clopes », reprend-il.

Les mots sont pervertis

Youssef Elqedra est titulaire d'un master en études littéraires de l'Institut de recherche et d'études arabes du Caire (2015) et d'une licence en langue arabe et médias de l'université Al-Azhar de Gaza (2005). Le jeune homme de Khan Younès est reconnu partout dans le monde arabe dans cette discipline reine qu'est la poésie. Il a passé un an et six mois à chroniquer les détails de la vie massacrée par la guerre génocidaire.

Ses textes ont été publiés en arabe, en anglais, en italien, dans des revues ou sur des sites comme Raseef22, The Dreaming Machine, Al-Jadid et d'autres. Un recueil, Le Livre de Gaza, journal

intime (Kitâb Ghaza, youmiyât, non traduit), est sorti en janvier 2025 dans une maison d'édition cairote, des extraits ont été lus en public dans différents pays arabes.

« Je suis un poète. Avant la guerre, j'écrivais par plaisir et avec plaisir. Depuis le début de ce qui n'est pas une guerre, de ce qui est une épuration ethnique, un génocide, j'écris pour témoigner, j'écris pour dire ce que traversent les gens. Avant, écrire était un privilège. Aujourd'hui, j'écris comme on survit. »

Ses phrases ne sont plus les mêmes, sa langue a changé. « Elle était rêveuse, poétique, romantique, elle jouait avec l'imagination. Aujourd'hui elle est dure, âpre, concrète, elle dit le réel », analyse-t-il.

Il ne lui était pas possible de s'arracher au réel, l'aurait-il voulu. Il y était englué, comme tous ceux et toutes celles emportés dans le quotidien de Gaza depuis le 7-October. Deux semaines après le début de la guerre, Youssef Elqedra perd sa petite sœur Shaima, 21 ans. « Elle est morte dans le bombardement de sa maison, avec son mari, sa fillette Marwa et le bébé qu'elle portait. Elle était presque à terme, elle devait accoucher deux ou trois semaines plus tard, raconte-t-il. Vingt-deux personnes sont mortes avec elle, de la famille de son mari. »

La "maison" voulait dire famille, confort, amis, sécurité, intimité, quartier, pays. Aujourd'hui, "maison" amène en tête destruction, ruines, cadavres, souvenirs disparus, effacés.

Le magazine en ligne Raseef22 a publié le récit qu'il a fait de cette terrible nuit et des heures qui ont suivi, sous le titre C'est ma petite sœur qui dort dans la fosse commune. Il s'est précipité, aussitôt la nouvelle du bombardement connue, a trouvé des étages effondrés les uns sur les autres et a tout de suite compris que personne, de tous les vivants de cet immeuble, ne l'était plus. Extrait : « La nouvelle de cette perte a brisé le cœur de ma mère, mais devant tout le monde, elle se tient fière, plus forte qu'une montagne, résiliente, patiente, calme, toujours en prière et pleine de grâce. Elle garde ses larmes pour l'hiver prochain, quand personne ne pourra les distinguer de la pluie qui tombe. »

Et celui-ci, encore : « [Mon père] pleurait comme un enfant. Il était resté tard avec eux cette nuit-là, et lorsqu'il avait quitté la maison, sa petite-fille Marwa s'était accrochée à lui en lui disant : "Au revoir, Ziddo ! (Jeddo)" [grand-père, en arabe palestinien – ndlr]. Mon père répétait cette phrase encore et encore à l'hôpital, au cimetière et sur le chemin du retour. Il était dans un état de choc terrible. »

Les familles disloquées sont devenues la norme à Gaza. Elles le sont par la mort, et aussi par les déplacements forcés. En décembre 2023, c'est au tour de la maison familiale d'être détruite par un bombardement. Youssef y perd ses souvenirs d'enfance, sa vie d'adulte, son confort. Et sa thèse, qu'il vient de terminer mais qu'il n'a pas encore soutenue, sur le poète et philosophe Hussein al-Barghouti.

« Cinq ans de ma vie, relate-t-il aujourd'hui. Mais je vais la réécrire, elle sera différente, car je comprends Hussein al-Barghouti autrement, après ces dix-huit mois de génocide. Je ne lis plus exactement de la même façon Je serai parmi les amandiers [Actes Sud, 2024], qu'il a écrit à la fin de sa vie, de retour à Kober, son village natal près de Ramallah, encerclé par les colonies et l'affreuse lumière de leurs néons blancs, qui abîme la couleur de la terre. »

La guerre génocidaire a bouleversé sa vision de la vie, et du monde. « L'hypocrisie du monde, qui regarde les Palestiniens comme des chiffres et des bilans comptables, m'a changé à jamais. Et ce qu'ils font aux mots, la déviance des mots, le mensonge permanent. Ils disent "zone sûre" alors

qu'ils bombardent, "fournir de l'aide" alors qu'ils nous affament, "guerre", alors que "guerre" sous-entend deux pays, deux armées qui s'affrontent, et qu'il s'agit à Gaza d'un nettoyage ethnique, d'un génocide, de je ne sais quoi, mais certainement pas d'une "guerre" », reprend-il.

Poète et chercheur en littérature, il a acquis la conviction qu'il lui faut inventer une nouvelle langue, que celle qu'il maniait jusque-là est dépassée, qu'elle ne peut pas rendre compte de la réalité de Gaza d'aujourd'hui.

Car hors des détournements de sens, beaucoup de mots en ont été vidés, ou en ont changé : « En temps normal, un mot possède une signification concrète. Une fleur est une fleur. La "maison" voulait dire famille, confort, amis, sécurité, intimité, quartier, pays. Aujourd'hui, "maison" amène en tête destruction, ruines, cadavres, souvenirs disparus, effacés. Et comment dire ce qui se passe à l'intérieur de nous, la douleur, l'annihilation, le désespoir ? »

Youssef Elqadra réfléchit avant d'utiliser les mots. « Mon travail et mon écriture ont complètement changé. Ce qui était n'est plus. Il y a une distance importante dans la signification des mots », affirme-t-il.

Il laisse aussi beaucoup de blancs entre eux. Quand vient la question de la perte, il dit ainsi : « J'ai tout perdu dans ce génocide. Si je compte les personnes, ma sœur, sa fille et le bébé qu'elle portait... sept du côté de mon oncle, le père, sa femme, leurs enfants... un cousin, sa femme et sa fille... des voisins, Omar, Moustafa, Hamid... mon ami Ali, sa femme, sa fille et son fils... des amis poètes... des amis journalistes.... Si vous saviez... »

La nécessité d'un nouveau langage

Dans un texte paru début juin 2025 dans la revue littéraire Arablit, Youssef Elqadra évoque la place que l'écriture prend pendant la guerre : « L'écriture n'est pas seulement un témoignage de destruction, mais aussi un acte de contre-création. L'écrivain remodèle la ville avec des mots, reconstruit les ruelles détruites par les bombes, grave sur le papier les visages de ceux qui ont disparu si soudainement. Chaque texte porte en lui cet effort continu pour préserver quelque chose de l'esprit du lieu, malgré toutes les tentatives pour le déraciner. »

Le manuscrit de sa thèse de doctorat en littérature a été détruit dans les bombardement fin 2025. Il va pouvoir reprendre sa recherche à l'université Aix-Marseille qui l'accueille comme doctorant.

« J'essayais chaque jour de décrire ce qui arrivait aux gens, je n'avais pas le temps d'être triste, ajoute-t-il en regardant la Bonne Mère de Marseille depuis le balcon. Si ce n'est pas pour toi, c'est pour ta famille. La course de survie était le plus important, plus que de penser qui était mort ou vivant. »

Après la destruction de la maison familiale de Khan Younès, il se réfugie chez un ami, avec ses parents, deux de ses frères et leurs familles. La respiration dure trois semaines, puis il faut à nouveau fuir, l'armée israélienne ayant envahi les alentours. « Elle n'avait même pas diffusé d'ordre d'évacuation, contrairement à son habitude. Le quartier était plein de déplacés, des tentes avaient été installées dans les rues, entre les maisons. Les chars sont entrés par le sud. Ils ont coupé toutes les sorties, même celles qui menaient à Mawassi, sur la mer. En quatre heures, on était complètement nassés. »

La voiture dans laquelle la famille s'entasse à quinze – « Je ne pensais pas qu'on pouvait mettre autant de gens dans un véhicule pour quatre », sourit Youssef – slalome entre les tanks et les tirs. Ils arrivent à 70 mètres de la mer, trouvent un morceau de terrain inoccupé. Installent une tente. Youssef y vivra quinze mois, jusqu'à son évacuation, fin avril 2025.

Le père de Youssef a refusé de partir pour Mawassi, cette bande de sable vers laquelle les Gazaoui·es sont poussé·es. « Je suis un vieil homme, je parle hébreu, ils ne me feront rien », a-t-il asséné à sa femme et ses fils. Il a décidé de repartir vers la maison familiale détruite. Ce quartier-là aussi a été encerclé, puis investi par l'armée israélienne. « C'était le 23 janvier 2024, se souvient Youssef. On a réussi à communiquer avec lui pendant deux semaines, et puis on a perdu le contact, et toute trace de lui. » La seule chose qu'ils savent, c'est que beaucoup de personnes ont été tuées, et beaucoup arrêtées.

L'écrivain refuse de laisser sa ville tomber dans l'oubli ; il tente de lui donner une nouvelle vie à travers les mots.

Pendant deux mois, Youssef parcourt les hôpitaux et les centres de déplacé·es pour tenter de trouver, sinon son père, au moins des témoins qui le renseigneraient sur son sort. Il finit par apprendre qu'il a été arrêté. « Trois mois plus tard, on a appris qu'un groupe de prisonniers avaient été relâchés, à Rafah. Il en faisait partie, raconte Youssef, avec plein de blancs entre ses mots. On l'a trouvé alors qu'il errait dans la rue, à la recherche de sa tante, disait-il. Il avait été battu, torturé, humilié, enfermé avec d'autres dans des conteneurs du côté de Jérusalem, pas dans une vraie prison. Il avait des côtes cassées, des blessures dans le dos, des traces sur les mains. Mon père a 68 ans, il était déjà très fragile après la mort de ma petite sœur Shaima, et je pense qu'il a perdu la tête. »

La respiration que Youssef réussit à se ménager est son jardin. Ou plutôt les cultures qu'il fait pousser partout entre les tentes, pour nourrir sa famille et ses voisins. « La prétendue aide humanitaire, ces boîtes de conserve, n'a aucune valeur nutritionnelle. Elle sert à deux choses : te remplir le ventre, et encore pas complètement, et permettre aux États qui ne lèvent pas le petit doigt pour arrêter le génocide de se déculpabiliser, assure-t-il. Alors j'ai planté les premières graines dès que nous nous sommes installés dans la tente. J'ai pris tout ce que mes amis paysans pouvaient me donner, des légumes et des fleurs, et au fur et à mesure des récoltes, je me suis constitué ma réserve de graines. J'ai planté jusqu'à la veille de mon départ de Gaza. »

Choux divers, poivrons, piments, aubergines, tomates, fèves, courgettes, pastèques, chaque plant est soigné précieusement. L'eau, question cruciale à Gaza, provient de la réutilisation de la cuisine, des douches : « Pas une goutte d'eau n'était gaspillée », explique Youssef, qui a posté ce texte sur sa page Facebook le 19 novembre 2024 : « Cultiver est un acte de guérison. Un petit trou dans la terre ouvre une brèche dans l'âme sombre, et la graine qui y est plantée n'est qu'une promesse cachée que la vie est possible. Ici, dans ce vide cruel, la terre recommence à parler sa langue ancienne. »

Il fait même pousser du tabac : « Un ami m'a donné des graines de tabac à semer. Une fois que j'ai eu des feuilles, au bout de trois semaines ou un mois, j'ai utilisé pour les faire sécher le four en terre et en paille communautaire que j'avais construit pour faire cuire le pain. Je n'avais pas de feuilles à rouler, alors je prenais ce que je trouvais, les feuilles de journaux, par exemple. »

Youssef Elqedra fume cigarette sur cigarette, des vraies. Il boit du café et de la bière et regarde Marseille. Il écrit, et Gaza ne le quitte pas. Car, ainsi qu'il l'explique dans la revue Arablit, « les ruelles démolies sont reconstruites avec des mots, les arbres déracinés sont replantés sur le papier. L'écrivain refuse de laisser sa ville tomber dans l'oubli ; il tente de lui donner une nouvelle vie à travers les mots ».

Gwenaëlle Lenoir

Sur Gaza ruinée, le souffle poétique de Mosab Abu Toha

Pour éprouver ce que subit Gaza sous le déluge de feu israélien, il faut lire le poète palestinien Mosab Abu Toha, né en 1992. De passage à Paris la semaine prochaine, il accordera un entretien à Mediapart. En attendant, plongeons-nous dans son œuvre.

Khalid Lyamlahy (En attendant Nadeau)

Quand on suit Mosab Abu Toha sur les réseaux sociaux, on sait son acharnement quotidien à relayer l'actualité atroce de Gaza et à éveiller les consciences aux quatre coins du monde par ses publications, qu'il demande sans cesse de partager et d'amplifier. « *Pour être poète, précise-t-il, il faut dire quelque chose qui ne peut être dit par personne d'autre.* » Un sens du devoir poétique doublé d'une persévérance indissociable de l'identité palestinienne.

Né dans le camp de réfugiés d'Al-Shati, à l'ouest de Gaza, en 1992, et ayant vécu à Beit Lahiya puis au camp de réfugiés de Jabaliya, Abu Toha est connu pour avoir fondé la bibliothèque publique Edward-Saïd en 2014. Invité à l'université de Harvard et diplômé de l'université de Syracuse, il est détenu et battu par l'armée israélienne lors de sa tentative de sortie de la bande de Gaza en novembre 2023. Libéré, il effectue un passage par l'Égypte, avant de s'installer avec sa famille aux États-Unis.

Paru pour la première fois en anglais en 2022, *Ce que vous trouverez caché dans mon oreille* est son premier recueil de poésie, couronné de plusieurs prix. Comme le précise la traductrice Ève de Dampierre-Noiray dans sa note introductive, le recueil se lit comme « *la transcription sur le vif des derniers mois à Gaza* », alors même qu'il a été publié plus de deux ans avant l'attaque du 7 octobre 2023. C'est dire si la poésie d'Abu Toha a cette fascinante capacité de rapprocher les temporalités, de traduire le quotidien palestinien tout en anticipant la souffrance et les aspirations à venir.

Ce qui frappe de prime abord dans cette poésie est la manière dont elle se saisit du réel, le traverse de part en part, digérant ses dimensions tragique et absurde, l'obligeant à se soumettre à l'écriture comme mode de traitement et de réorganisation de l'expérience palestinienne. Plus qu'une « *poésie-reportage* » comme la décrit la traductrice, il y a ici un

impressionnant effort de reconstitution poétique à partir d'un réel à la fois fragile, instable et morcelé.

Ce n'est certainement pas un hasard si le recueil s'ouvre sur un « *répertoire aléatoire* » de la Palestine, comme une tentative de prélever des fragments du vécu individuel et collectif, de constituer un dictionnaire de l'ancrage et de la séparation : « *amis* », « *clés* », « *frontières* », « *F-16* », « *jus de fraise* », « *Kafka* », « *oranges* », « *plage* », « *rêves* », « *Yaffa* », « *zéro* », etc.

Une mémoire vivante et irréductible

Derrière « *le double geste de l'énumération et du classement* », il y a le refus de voir s'effacer la sensibilité d'un poète et la mémoire d'un peuple. Dans cet abécédaire de tant de vies tourmentées, les termes en arabe (*dar* pour « maison » ; *marhaba* pour « bienvenue » ; *Al-Qods* pour « Jérusalem ») traduisent en filigrane la permanence du lien et de l'appartenance.

Pour Abu Toha comme pour d'autres poètes palestinien·nes, la patrie est l'objet d'une quête incertaine. Plus qu'une interrogation, « Où est mon pays ? », titre de l'un des poèmes, est une invitation à sauver les paysages de l'intime et du collectif : une photo de famille, un tapis de prière, un café où regarder les matchs de foot...

L'attention du poète aux objets du quotidien donne à sa poésie un aspect documentaire, la transformant en une mémoire vivante et irréductible. Mais sans surprise, la quête angoissée de la Palestine se heurte à la violence qui dénature l'espace et sème la terreur : « *Un pays qui n'existe que dans ma tête. Nulle place pour son drapeau si ce n'est sur les cercueils de mes compatriotes.* »

Plutôt que fuir la mort, la poésie d'Abu Toha s'attarde sur la chute des missiles et l'explosion des bombes, restituant à la fois le moment de l'attaque et le chaos qui s'ensuit : « *Une maison se transforme en un ragoût de béton et de sang.* » Parfois, la poésie emprunte aux codes du récit historique ou journalistique.

Ainsi, le long poème « Les blessures », où Abu Toha raconte sa propre blessure à l'âge de 16 ans, lors de l'offensive israélienne de 2008-2009, se lit comme une chronique décousue où se superposent des bribes de vie et de mort : « *Du pain tout frais cuit dans du sang tout chaud.* » Comme le note la traductrice, « *la vision poétique côtoie la matière du quotidien, parfois pour la transfigurer, parfois en la laissant exister telle quelle : brute, tranchante* ». Rarement la poésie palestinienne d'aujourd'hui n'a réussi avec autant de puissance évocatrice à redonner vie aux espaces, à contenir l'horreur de la guerre, à éclairer les

séquelles qui lacèrent les corps et les territoires. Ici, le soleil a une corde autour du cou, les maisons ont des narines et les blessés gisent sur le sol « *comme des allumettes brûlées* ».

Filant les personnifications, Abu Toha condense la réalité palestinienne dans des images criantes d'effroi et de vérité : « *Le nœud se resserre autour du cou de la ville, les pillards la déshabillent, ils vendent ses vêtements et ses bijoux aux monstres marins.* »

De la naissance aux morts

Dominée par le sentiment de l'absence et la perte irrémédiable de l'enfance, la poésie d'Abu Toha traduit l'angoisse de perdre la perception de la durée. Dans le poème « Le mur et l'horloge », le poète se mesure à une horloge qui ne vieillit pas, indifférente au passage du temps et des obus. Tout au long du recueil, la distance entre la vie et la mort n'en finit pas de se réduire, au point de s'effacer :

« Des gens meurent.

D'autres naissent.

Nous,

dans le ventre de nos mères

nous sommes hantés par la peur

de mourir

avant de vivre. »

Dans l'un des poèmes, le cordon ombilical tire le poète vers un labyrinthe, avant d'être coupé « *au milieu de nulle part* ». La naissance devient alors synonyme d'égarement et de rupture. Pour dire le quotidien des Gazaoui·es, Abu Toha parle de « *mort provisoire* », un état en suspens où l'oxymore devient la norme, toujours sur le point de basculer dans le vide.

Dans « Mosab », poème personnel où il médite, avec beaucoup d'autodérision, sur la signification et la réception de son prénom dans le monde anglophone, le poète évoque son sentiment d'étrangeté, son exil de terre et de langue, sans cesse hanté par la mort.

Ailleurs, il a cette phrase lourde de sens : « *Nous étions à la fois morts et vivants dans le poème.* »

Un tel paradoxe est indissociable d'une forme de fracture existentielle, une troublante démultiplication née du sentiment palestinien de n'exister nulle part. Interpellant l'agent chargé de contrôler son visa, Abu Toha le nargue : « *Lequel de moi comptez-vous interroger ? / Je suis plusieurs, il y en a que je ne connais même pas.* »

Comme chez d'autres poètes de la nouvelle génération, l'humour caustique permet de déconstruire les stéréotypes et les raccourcis dans lesquels on enferme l'identité palestinienne : « *Mon grand-père était un terroriste / il s'occupait de son champ, / arrosait les roses de la cour, / fumait des cigarettes avec grand-mère.* »

Dans un autre poème marqué par l'enfer de la guerre, Abu Toha ironise sur le fait que Dante aurait oublié de mentionner les F-16 dans sa *Divine Comédie*.

À y voir de près, la poésie d'Abu Toha est en réalité traversée d'une angoisse sourde. D'un poème à l'autre, le bruit des drones se confond avec le claquement des dents, les ruines racontent des vies meurtries, la poussière n'en finit pas de s'étaler, les rues prennent les noms des martyrs, un arbre apparaît pour aussitôt disparaître et une poupée sans tête émerge d'entre les décombres. Chaque poème s'obstine à interroger la capacité du langage à tenir tête au désastre palestinien :

*« Je ne trouve les mots nulle part
ni dans mon dictionnaire gazaoui
ni dans mon dictionnaire américain
Je ne trouve aucun mot
dans mon imagination
pour combler le vide. »*

Déplacements sensoriels

La traductrice observe que « *l'évidence de la langue se fissure, les conventions se défont, ne laissant qu'une interrogation : comment dire la vie à Gaza ?* » En guise de réponse, l'imaginaire du poète est souvent appelé à la rescousse, notamment pour évoquer la reconstruction de Gaza ou le rêve d'une maison sur la plage. Parfois, la poésie d'Abu Toha prend des accents surréalistes ou oniriques.

Dans « *Carnets* », par exemple, il n'hésite pas à reconstruire ses visions, cherchant un chemin entre le fantôme de son jeune double et le motif obsédant d'un miroir brisé.

Confronté à l'annihilation des corps et des noms, le poète investit le silence, creuse le lien entre la dignité et la mort : « *Nous méritons une mort meilleure.* »

Ici ou là, quelques lignes suffisent à condenser le malheur palestinien : « *À Gaza, respirer est une épreuve, / sourire : une opération de chirurgie esthétique / qui déforme nos visages.* » C'est peut-être là que réside la force désarmante de cette poésie : puiser jusqu'au bout dans les juxtapositions sémantiques les plus improbables, enchaîner de manière troublante les déplacements sensoriels pour dire l'indicible et enfoncer le paradoxe

dans la chair du poème : « *Nous nous portons bien et nous allons mal / La vie continue à Gaza et rien ne le justifie.* »

Refusant la clôture de la description et du reportage, nombreux sont les poèmes qui échappent à l'emprise du présent pour tutoyer l'avenir : « *Un jour, bientôt, cet immeuble pourra tenir debout seul / et nous serons les arbres qui le protégeront du vent féroce.* » Ou encore : « *Et quand nous mourrons, / nos os continueront de grandir, / ils rejoindront les racines des oliviers, / des orangers, se baigneront dans la douce mer de / Jaffa.* »

Fort de cet élan, le poète clame son droit d'étendre ses repères, de se reconstruire une patrie loin du vacarme : « *Mon site est partout / où poussent les roses, / partout où les nuages projettent leurs ombres sur des maisons sans toit, / où les bombes ne frappent pas, / où les enfants ne confondent pas leur fumée / avec un nuage.* » Une simple image prélevée dans l'abîme semble résumer des années de résilience palestinienne : « *Parfois, à Gaza, on voit quelqu'un planter une rose dans un obus qui n'a pas explosé. Il s'en sert de vase.* »

Rejetant toute forme de nombrilisme poétique, la poésie d'Abu Toha est animée d'un profond désir d'ouverture et de dialogue, surtout dans les poèmes inspirés par d'autres voix poétiques, comme celles des activistes noires-américaines Audre Lorde et Wanda Coleman. On croise aussi l'universitaire palestino-américain Ibrahim Abu Lughod et son frère cherchant la maison de leur enfance, et on pense plusieurs fois à Refaat Al-Areer, ami du poète tué le 6 décembre 2023 et dont la postérité résonne désormais dans son célèbre poème « Si je dois mourir ».

Fidèle au principe de transgression du réel, Abu Toha pousse l'espièglerie au point de réunir dans un même poème Edward Saïd, Noam Chomsky et Theodor W. Adorno à Gaza : le premier vit un énième bannissement, le deuxième « *soigne les mots blessés* », alors que le troisième « *étudie la musique formée par / la chute des bombes et l'explosion du verre* ». Dans un autre poème dédié à Saïd et nommé d'après son autobiographie *Out of place*, Abu Toha résume la condition palestinienne : « *Je ne suis ni dedans ni dehors. / Je suis entre deux. / Je ne fais partie de rien. [...] Je suis en apesanteur, / un grain de temps / à Gaza.* »

Mahmoud Darwish et Ghassan Kanafani

Les deux figures emblématiques du recueil sont certainement Mahmoud Darwish et Ghassan Kanafani. Dans un poème dédié au premier, Abu Toha dresse le portrait du grand poète palestinien comme un éternel revenant, détestant l'attente et toujours prêt à reprendre le chemin du poème.

La vie et l'œuvre de Kanafani résonnent à travers des références plus ou moins explicites, comme l'horloge de son roman *Ce qui vous reste* dans « Le mur et l'horloge » et les trois Palestiniens des *Hommes dans le soleil* qui réapparaissent dans « Désert et exil », sans oublier l'assassinat de l'écrivain et de sa nièce Lamis en 1972 : « *Les éclats d'obus ont tatoué / vos corps / dans le ghetto / des Morts.* »

Enfin, le dialogue se fait aussi entre le poète et lui-même, qu'il veuille interroger l'atmosphère pesante de sa poésie ou convoquer « *le silence de l'absence* » pour s'y réfugier. Dans « Retiens ton rêve », un poème où la mer, la nuit et la pluie entourent la « *patrie mouvante* », le poète jette les bases d'un manuel de résistance poétique : « *Écris les mots sur / les nuages. / Ne t'inquiète pas, / Ils trouveront leur terre.* »

Mais la poésie d'Abu Toha reste préoccupée autant par le désir de dialogue que par la difficulté de faire entendre la voix de la justice et de l'égalité. Dans « Nous et eux », le poète s'acharne à dénoncer le déséquilibre des forces et la dissymétrie des expériences entre Palestinien•nes et Israélien•nes : « *Les sirènes leur font mal aux oreilles, / les explosions nous rendent sourds.* »

Dans le titre du recueil, l'oreille symbolise à la fois le lien organique et l'impératif de la transmission. C'est l'oreille du poète qui reçoit le fracas de la guerre, ressuscite la voix de sa mère et entend la mer dans les mots de sa fille.

En somme, Abu Toha nous dit qu'il faut apprendre à écouter la Palestine dans ses plaintes et ses cris, ses clameurs et ses silences. Cet exercice d'écoute est prolongé par l'invitation à méditer des photos en noir et blanc prises à Gaza et accompagnées de courtes notes poétiques où l'on passe des ruines aux fraises, des coquillages aux pierres et du bruit d'un drone à la coque d'un bateau.

Comme pour dire le lien indéfectible entre l'homme et le poète, le recueil se referme sur un long entretien entre Abu Toha et le poète et universitaire américain Ammiel Alcalay. Ici, le lecteur a un aperçu des expériences qui sous-tendent la poésie d'Abu Toha : l'enfance interdite, la découverte de la mort, la mémoire intime et intergénérationnelle, le rapport aux littératures anglaise et américaine, l'expérience de la paternité, les problèmes quotidiens à Gaza, l'immensité de l'Amérique.

Et ce même refus d'abdiquer malgré la souffrance, l'incompréhension et une existence plus que jamais entre parenthèses : « *C'est comme si vous vivions dans une tombe : nous ne sommes pas morts, nous vaquons à nos occupations quotidiennes, mais dans un caveau. Nous vivons en lieu et place d'un mort.* »

Il y a dans la poésie d'Abu Toha une magistrale leçon palestinienne de survie qui s'écrit avec la matière du vécu et le souffle des mots, une conscience poétique qui en appelle d'autres : « *Nous ne pouvons pas laisser le monde croire que nous abandonnons.* »

Toute la fulgurance de cette poésie, profondément tragique mais résolument humaniste, née des affres de la douleur mais toujours lucide et lumineuse, éclate dans le dernier poème du recueil, au titre éloquent, « Une rose se relève » :

*« Ne vous étonnez jamais
de voir une rose se relever
au milieu des ruines :
c'est ainsi que nous avons survécu. »*

*

Mosab Abu Toha, *Ce que vous trouverez caché dans mon oreille*, traduit de l'anglais par Ève de Dampierre-Noiray. Julliard, 192 p., 20 euros.